

une jolie femme, ornée de deux millions, le grand honneur de l'accepter...

—Ce pauvre diable, ne l'oubliez pas, s'appelle le comte de Tréjan ! répliqua le baron.

—Ah ! sans cela !... Mais, dans une si grosse aventure, au moins soyons prudents !... ne faisons rien à la légère !... Etes-vous bien certain que notre ami Georges soit véritablement, authentiquement, indiscutablement, comte de Tréjan ?

M. de Croix-Dieu tira de sa poche deux feuilles de papier timbré et les tendit à la jeune femme.

—Voici ma réponse, dit-il, elle est péremptoire, et je défie de la discuter...

—Qu'est-ce que c'est que ça ?...

—L'acte de naissance de Georges-Raoul-Maximilien de Tréjan, et l'acte de décès de son père, Louis-Gaspard comte de Tréjan, vicomte de Saint-Pol, baron de Guër, seigneur de Loudéac, Dinoire, Palud et autres lieux... Les Tréjan, ma chère, sont de la plus vieille noblesse bretonne... En l'an 800, ils comptaient déjà... Leur écusson se trouve à Versailles, dans la salle des Croisades... ils ont eu des alliances avec toutes les anciennes maisons de France... Georges est assez proche parent du vicomte Armand de Grandlieu, dont le mariage dernièrement a fait tant de bruit...

—Quel mariage ?

—Vous savez bien... M. de Grandlieu, grand seigneur immensément riche, mais ayant tout au moins soixante-huit ou soixante-neuf ans, vient d'épouser une orpheline recueillie par lui, une perle de beauté d'ailleurs, mademoiselle Germaine de Randal...

—Oui... oui... je me souviens... mais revenons à Georges... Comment se fait-il que le dernier représentant d'une race illustre, pourvu de tant de fiefs et de seigneuries, en soit réduit au triste métier de peintre sans réputation, sinon sans talent, cachant son titre et son blason, et faisant, en somme plus de dettes que de tableaux ?...

—Je vais vous l'expliquer en aussi peu de mots que possible... Les biens considérables des Tréjan furent déclarés propriétés nationales au moment de l'émigration... Le grand-père de Georges, au retour des Bourbons, devint l'une des fortes parties prenantes du milliard d'indemnités... il reçut un million, racheta le château de Tréjan avec quelques-unes des terres qui l'entouraient jadis, et mourut à quatre-vingt-dix ans, espérant naïvement que son fils, le comte Louis, ferait un riche mariage et travaillerait de tout son pouvoir à rendre à la maison son antique splendeur.

—Le comte Louis, tête folle, nature dissolue, se maria en effet, mais avec une fille sans fortune qui le laissa veuf quelques années après la naissance de Georges.

—Le comte Louis vendit alors ses terres et son vieux manoir historique, réalisa tous ses capitaux, résolu de doubler en peu de temps sa fortune par des coups hardis, et vint à Paris où il se lança à corps perdu dans les spéculations de Bourse et dans le monde où l'on s'amuse.

—Ce gentilhomme aimait passionnément le luxe, les chevaux, le jeu, la bonne chère. Il mena la vie à grandes guides, dépensa sans compter, mangeant à la fois le vert et le sec, se ruina deux ou trois fois et trouva moyen de se relever tant bien que mal, grâce à quelques opérations heureuses.

—Enfin, à l'âge de cinquante-cinq ans, plus jeune et plus fou que jamais, il eut un duel absurde au sujet d'une marcheuse de l'Opéra, et fut tué roide d'un joli coup d'épée tout au travers du corps.

—La liquidation de ses affaires embrouillées donna tout au plus vingt mille francs.

—Voilà pour le père, arrivons au fils...

II

—Georges venait d'atteindre sa vingtième année, continua M. de Croix-Dieu, il achevait ses études au collège Louis-le-Grand. On l'émancipa, on lui remit les quelques billets de

banque, suprême épaves de la fortune paternelle engloutie, et il se trouva sur le pavé de Paris, seul, et dans l'impérieuse nécessité de gagner sa vie...

—Mais comment ?...

—Au collège il avait eu des prix de dessin. Il se persuada qu'il aimait les arts. D'ailleurs ce qu'il entendait raconter de l'existence fantaisiste et indépendante des artistes le séduisait. Il résolut de demander à la peinture des moyens d'existence et il entra dans un atelier, mais, tout en prenant ce parti, il ne voulut point traîner au milieu des rapins son titre dédoré. Il quitta même la particule aristocratique, afin de rendre son nom tout à fait méconnaissable ; voilà comment le comte de Tréjan devint bourgeoisement Georges Tréjan.

—Vous le voyez, chère enfant, rien n'est moins romanesque, et pour rendre au vieil écusson son lustre d'autrefois il ne faut que le redorer...

—Je vous ai dit les choses telles qu'elles sont... vous en savez à présent aussi long que moi... Trouvez-vous mes explications satisfaisantes ?...

—Oui, sans le moindre doute, en ce qui concerne la famille, répondit Fanny Lambert, mais non point tout à fait en ce qui regarde l'homme...

—Questionnez-moi donc, et je répondrai de mon mieux sur ce nouveau chapitre...

—Georges a du talent, n'est-ce pas ?

—Beaucoup, et du meilleur... un talent fin, original, distingué... Ce n'est pas seulement mon avis, c'est celui de tous les connaisseurs sérieux.

—Comment expliquez-vous alors que sa réputation soit si modeste, et qu'il ne gagne avec son pinceau que des sommes insignifiantes, quand nous voyons tant d'autres artistes conquérir la vogue et faire rapidement de grandes fortunes ?

—Oh ! mon Dieu, c'est bien simple !... comme dirait Gil Pérez avec la voix que vous connaissez... Georges est paresseux avec délices, il en convenait lui-même tout à l'heure... il a dans les veines une forte dose du sang de son père... Le travail le fatigue, parce que les résultats n'en sont point immédiats et lui paraissent insuffisants... il ne sait pas compter... il aime la dépense, le luxe, le plaisir... ses besoins d'argent sont continuels, ce qui fatalement le place sous la coupe des exploiters, auxquels il ne saurait se soustraire car ils le tiennent par les avances et l'énergie lui manque pour s'imposer une détermination courageuse et pour subir la moindre privation... De là l'obscurité relative, la vie décousue, la gêne et les dettes !... Georges est une nature molle, une âme faible ; un effort, un coup d'aile suffiraient certainement pour le porter aux sommets où l'on est en vue, où tout devient facile ; cet effort, sans doute il ne le fera pas ; ce coup d'aile, il ne le donnera peut-être jamais !...

Une moue prononcée se dessina sur les lèvres de Fanny Lambert.

—Ah ça ! mais, baron... dit-elle, savez-vous que, somme toute, j'aurais là, si j'épousais Georges, un assez triste mari !... Philippe de Croix-Dieu haussa légèrement les épaules.

—Ma parole d'honneur, chère amie, vous m'étonnez ! s'écria-t-il. Qu'avez-vous donc fait de votre esprit si pénétrant ?... de votre intelligence si lucide ?...

—Mais il me semble... commença Fanny.

—Il vous semble fort mal ! interrompit le baron. Je me charge de vous démontrer en trois minutes, par des arguments sans réplique, que Georges est précisément, de point en point, le mari qu'il vous faut, et qu'on l'aurait fait faire sur commande sans le réussir aussi bien... Voulez-vous m'écouter ?

—Certes !...

—D'abord et avant tout, si vous renoncez à votre chère liberté, c'est, n'est-il pas vrai, afin de prendre un nom suffisamment sonore pour faire oublier à tout jamais celui de Fanny Lambert ? Un nom devant lequel puisse s'ouvrir à deux battants des portes aujourd'hui fermées ? Un nom qui vous classe enfin dans l'aristocratie parisienne ?...

—Sans doute, et vous le savez bien, baron, puisque c'est vous qui m'avez mis ce projet en tête...